LE

# SANATORIUM UNIVERSITAIRE SUISSE

ET LE

# SANATORIUM UNIVERSITAIRE INTERNATIONAL

DE

# LEYSIN

PAR

CLAUDE AVELINE

ET LE

Dr LOUIS VAUTHIER

A L'OCCASION DE L'OFFRE FAITE PAR LE GOUVERNEMENT FÉDÉRAL SUISSE A TOUS LES GOUVERNEMENTS DU MONDE D'UN PROJET DE SANATORIUM UNIVERSITAIRE INTERNATIONAL A LEYSIN, UNE SÉRIE DE CAUSERIES RADIOPHONIQUES A ÉTÉ PRÉVUE PAR LA SOCIÉTÉ SUISSE DE RADIODIFFUSION.

*

CETTE SÉRIE A ÉTÉ INAUGURÉE LE JEUDI 17 NOVEMBRE 1938 SUR L'ANTENNE DE RADIO SUISSE ROMANDE (SOTTENS) PAR L'ÉCRIVAIN FRANÇAIS CLAUDE AVELINE, VENU SPÉCIALEMENT DE PARIS, ET PAR LE DOCTEUR LOUIS VAUTHIER, FONDATEUR ET DIRECTEUR DU SANATORIUM UNIVERSITAIRE SUISSE A LEYSIN, INITIATEUR DU SANATORIUM UNIVERSITAIRE INTERNATIONAL.

# DISCOURS
DE
# CLAUDE AVELINE

Mes chers auditeurs,

Vous connaissez déjà la grande nouvelle : le Conseil fédéral suisse a communiqué, par la voie diplomatique, à tous les gouvernements du monde, un projet de Sanatorium universitaire international, projet conçu par le Dr Louis Vauthier, qui est le fondateur et le directeur du Sanatorium universitaire suisse.

En même temps que l'Association de la Presse, la Société de Radiodiffusion de ce pays a pris l'importante décision de soutenir ce projet et de contribuer à étendre son rayonnement. Elle envisage, sur ses différents postes, une série d'émissions dont celle-ci marque le début.

Si je suis venu de Paris à Lausanne dès l'appel de la Société romande de Radiodiffusion, c'est que je tiens pour un très émouvant honneur d'avoir été convié à parler le premier. Je le dois à deux raisons, dont je peux m'enorgueillir sans vanité. Il a paru tout d'abord que, pour présenter une œuvre d'esprit international, il fallait appartenir non pas au pays où a jailli l'idée, mais au reste du monde, où l'idée doit s'épanouir. On a tenu compte ensuite d'une amitié vieille de près de quinze ans et qui, à travers ces années, malgré l'éloignement et les diverses aventures de l'existence, a suivi, je puis l'affirmer, jour par jour, et

avec une admiration sans cesse croissante, l'effort du Dr Vauthier.

*

Je voudrais, pour commencer, indiquer en quelques mots le problème initial.

La position de l'intellectuel à l'égard de la maladie est d'un ordre particulier. Rien n'est plus cruel que l'observation constante à laquelle la pensée soumet le corps souffrant. Et comme l'intelligence n'est pas tout dans cette sorte de recherches, comme la réflexion ne donne pas au malade, quoi qu'il en pense, la science du médecin, le voilà qui élève sur un terrain imaginaire un monument de déductions. Pour peu que la maladie soit sérieuse, ce monument va ressembler à une prison, peut-être à un tombeau.

Quittons ces images, entourons-nous d'exemples. Un industriel, un ouvrier malades sont préoccupés par un certain ordre de soucis : leur vie d'abord, qu'ils remettent en confiance à ceux qui les soignent, puis leur subsistance et celle de leur famille. C'est le problème des ressources. Je reconnais qu'il n'est pas facile de le résoudre, surtout à notre époque. Mais s'il est résolu, tout est résolu.

Les aptitudes propres à l'intellectuel ajoutent à ces préoccupations celles que ne manque pas d'enfanter un esprit en éveil. Dans un corps abandonné par la santé, l'esprit a



bien du mal à rester sain. Et, vérité première, l'esprit est tout pour l'intellectuel. C'est comme si nous voyions, dès le moment où l'industriel tombe malade, son usine menacée par la faillite.

Prenons des jeunes gens à l'époque des études dont dépend leur carrière. Un jour, le médecin découvre qu'ils sont menacés ou atteints de tuberculose. Il leur déclare : « Vous devez cesser tout travail, et partir. » Pour combien de temps ? Cela dépend naturellement des cas : six mois, un an, deux ans, encore plus peut-être. Ils partent. Les voici dans une des villes construites à l'altitude pour soulager cette forme de la misère humaine, Leysin par exemple. Tout y est prévu de façon à lutter, dans les conditions les plus favorables, contre les prémices de la maladie ou la maladie elle-même. Est-ce suffisant ? Le temps est suspendu, presque arrêté. Les heures s'écoulent avec une lenteur inconcevable et le sablier, chaque soir, se retourne, filant une poussière dont le symbole est accablant. Combien de fois s'est-il retourné ? Combien de fois se retournera-t-il encore ? L'esprit combat les fantômes qu'il engendre et se plaît à se laisser vaincre par eux. Et les montagnes, bornes constantes du regard, semblent, dans leur immuable apparence, se moquer de la vie qui passe.

*

De l'extrémité de la « galerie de cure », un homme, un médecin, observe, au milieu de malades insouciants, le jeune visage qui reflète une obsession douloureuse. Il recueille, éprouve et raisonne à la fois le problème qu'un tel visage pose à ses yeux. Il admet, comme nous l'admettons avec lui, que les intellectuels portent leur trésor en eux-mêmes et que si le trésor est exploité en dépit de l'obstacle que la maladie représente, ils seront à moitié guéris. Et un jour, sans que rien lui permette d'entrevoir comment il pourra concrétiser son rêve, il rêve de créer la maison des jeunes intellectuels malades.

Alors commence le miracle de la réalisation. Cet homme, à peine plus âgé que ceux qu'il veut secourir, leur consacre toutes ses forces, son enthousiasme, son amour. Ayant sa jeune femme pour collaboratrice, il parcourt son pays, la Suisse, et les pays voisins. Apôtre d'une cause touchante, il fait naître la foi autour de lui. Partout on l'écoute, on l'applaudit, on promet de le soutenir. Mais l'Europe sortait à peine de la guerre et les nations blessées songeaient avant tout aux misères des aînés. Il y avait (déjà !) la maudite question du change. Bref, on remit à plus tard. Le docteur Louis Vauthier ne se laissa pas décourager. Et, afin de poser sans attendre une première pierre, il se retourna vers les seules Universités suisses, ainsi que vers l'Ecole Polytechnique fédérale, il obtint



leur concours immédiat et entier. Tous les étudiants s'engagèrent à verser chacun dix francs suisses par an, les professeurs vingt francs. De grandes fêtes organisées dans les principales villes procurèrent le fonds de réserve indispensable. On fit location *, à Leysin, d'une belle maison blanche. Et le 1er octobre 1922, le Sanatorium universitaire suisse ouvrait ses portes, avec le Dr Vauthier pour médecin-directeur. C'était le premier Sanatorium universitaire créé dans le monde.

*

J'aimerais décrire la vie qu'on y mène, et qui est vraiment surprenante pour qui s'imagine selon le mode habituel une maison de souffrances et de soins. Avant-garde de la petite ville, tournant le dos à toutes les cliniques, n'ayant devant elle que les Dents du Midi et la vallée du Rhône où se joue la lumière, le Sanatorium universitaire, le S. U., comme l'appellent ses familiers, baigne dans le soleil. Sur les terrasses — les galeries de cure, — allongés ou assis, les étudiants groupés discutent et rient, d'autres lisent ou reçoivent à leur chevet un de leurs maîtres, venu de la plaine pour s'entretenir avec eux, s'informer de leurs travaux, les diriger et les soutenir. Prenons-y garde : il ne s'agit pas d'une université à la montagne, qui est une

* Le S. U. devint très vite la propriété des Hautes Ecoles suisses. Il ne disposait alors que de 40 lits. Agrandi en 1927, il compte actuellement 50 lits.

utopie parfaitement irréalisable, puisqu'on ne saurait soumettre à une discipline générale des êtres dont la maladie a des formes si nombreuses et différentes, presque individuelles. Non ; pour reprendre les termes d'un rapport du docteur Vauthier : « Chacun poursuit ses travaux selon les méthodes qui lui sont familières, sans autres limites que celles mêmes qui lui sont imposées par la maladie. Le médecin suit de très près les réactions de chaque individu, afin de déterminer, aux diverses périodes de la maladie, la dose « optima » d'activité. »

Le Sanatorium universitaire dispose d'une très importante bibliothèque. Il bénéficie surtout de la visite régulière de savants, d'écrivains et d'artistes qui, durant leur séjour, enrichissent ses hôtes de leur savoir et de leur cœur. Il reçoit plus de 180 journaux et revues en plusieurs langues. Il possède des microscopes, des collections scientifiques, un appareil de projections, un épidiascope, des appareils de cinéma, une remarquable installation pour les travaux photographiques, un poste de T. S. F. avec casque récepteur à chaque lit — un dispositif spécial faisant profiter les malades immobilisés des conférences et des concerts donnés dans la maison.

Il faut avoir assisté à l'une de ces conférences, il faut avoir vu tous ces jeunes visages hâlés par le soleil, le regard vivant, les traits détendus, pour comprendre qu'ils



sont tout simplement heureux. Ils ont presque oublié le mal, puisque ce mal ne s'oppose plus à leurs ambitions, puisqu'il leur fournit même l'occasion d'échapper aux graves soucis de l'existence et d'être plus près de leur tâche. Mme Noëlle Roger a rapporté un jour ce mot d'une étudiante soignée au S. U. : « Ce temps-là est un beau moment de ma vie. » Dix fois, vingt fois, j'ai reçu la même confidence d'anciens malades du Dr Vauthier, quand je les rencontrais à Genève, à Paris, à Londres, à Amsterdam, à Bruxelles et à Florence, à Belgrade et au Caire.

Vous vous demandez sans doute par quelle étrange destinée ces anciens malades peuvent se trouver disséminés à ce point à travers l'Europe et jusqu'aux portes de l'Orient. Je répondrai d'abord que si je n'en ai pas rencontré ailleurs, c'est ma faute exclusive, c'est parce que je ne suis allé ni dans les Amériques, ni du côté des Indes et de la Chine. Car il y a partout des anciens du S. U. Et cela tient à une raison fort simple. Malgré son étiquette suisse, le Sanatorium universitaire de Leysin est déjà « international », puisque, dans la mesure des places disponibles, il est toujours prêt à accueillir maîtres et élèves de n'importe quelle université étrangère. Le Dr Vauthier, qui n'a jamais cessé d'avoir devant les yeux son rêve primitif, en a fixé l'ébauche dans la maison existante. L'expérience est donc faite. Des

jeunes gens de patries et de races différentes se sont groupés sous un même toit, unis par les triples liens de la maladie, des préoccupations intellectuelles et de l'affection attentive qui les considérait comme les enfants d'une même famille. La famille humaine ! Ces deux mots collés l'un à l'autre font se dresser toutes les terribles lois qui régentent les hommes sans se préoccuper du pointillé des frontières. Et si les bouches prennent des formes diverses pour exprimer les paroles de la souffrance, tous les gémissements se ressemblent, toutes les larmes sont salées. Ces jeunes gens venus des quatre coins de l'horizon ont donc ensemble fait la guerre au mal que chacun portait en lui, une guerre merveilleuse où les plaies se referment, où le sang devient plus riche et plus rouge, où la victoire est le synonyme de la vie. En arrivant, ils apportaient souvent avec leur jeune science ce choix de préjugés qu'entretient chaque patrie à l'égard de la patrie des autres. Dans les premiers jours de leur traitement, je les ai vus parfois face à face. Je les ai toujours retrouvés côte à côte. Est-ce à dire qu'ils pensaient tous d'une manière uniforme ? En aucune façon. Mais l'estime réciproque donnait aux discussions cette tournure qu'il faut pour qu'elles soient profitables. Ils se comprenaient, parce qu'ils se connaissaient.

*



Cette expérience du Sanatorium universitaire suisse, qui se poursuit toujours, qui dure depuis seize ans, qui a déjà porté sur plus de 700 hôtes de 42 pays, le Dr Vauthier a trouvé en elle la force la meilleure pour continuer à *vouloir* son Sanatorium universitaire international.

Ici commence le second épisode de la Légende et nous pouvons en entrevoir la magnifique, la grandiose conclusion. Certes, la lutte n'aura pas été toujours facile. La légende n'aura manqué ni d'embûches ni de mauvais génies. Certains d'entre eux, par exemple, tentèrent, voilà douze ans, de s'approprier le projet, pour des raisons qui n'avaient vraiment rien à voir avec l'apostolat du Dr Vauthier. Deux articles, publiés dans un journal de Lausanne, suffirent d'ailleurs à battre les intrus — j'évoque toujours ce souvenir avec satisfaction, — comme on voit dans les contes disparaître les sorcières quand on leur dit ce qui convient.

Qui sait ? Les maraudeurs jouèrent peut-être dans l'histoire du S. U. I. un rôle décisif. Ils réveillèrent l'attention, ranimèrent la volonté de tous ceux qui jusqu'alors admiraient le rêve du Dr Vauthier sans trop y croire. Il était donc viable, puisque des gens intéressés voulaient en vivre ? En 1927, les sept grandes organisations internationales d'étudiants réunies à Genève décidaient de s'unir pour appuyer le Dr Vauthier dans toutes ses démarches. Bientôt, la Commission

# DISCOURS

DU

# Dr LOUIS VAUTHIER

Mes anciens et fidèles amis,
mes futurs amis,

Permettez-moi de profiter de la généreuse invitation de la « Radio suisse romande », pour exprimer publiquement ma chaleureuse gratitude aux autorités fédérales à Berne, cantonales à Lausanne et communales à Leysin pour l'appui qu'elles m'ont apporté, dès la première heure, dans mon activité en faveur du Sanatorium universitaire suisse (S. U.) et, spécialement, du Sanatorium universitaire international (S. U. I.). Je pense tout particulièrement au Conseil fédéral. J'avais besoin de cette compréhension, de cette confiance, de cet inestimable, indispensable et si réconfortant appui. Je tiens à adresser d'ici aussi une parole de reconnaissance émue aux membres de mon Comité d'action et, avant tout, à son président, mon noble et sûr ami le professeur Rohn, président du Conseil de l'Ecole Polytechnique fédérale.

*

On m'a demandé d'être très personnel. J'y ai consenti, dans l'espoir de rendre encore plus profonde ma communion avec mes auditeurs.

J'ai beaucoup reçu de la vie. Oh ! pas matériellement, certes, mais spirituellement. Je serais un ingrat de ne pas le reconnaître. Mon seul mérite, pour autant que le libre

arbitre n'est pas une illusion et que nous ne sommes pas tous des prédestinés, est d'avoir mis ma volonté au service de tendances léguées par une mère admirable : rendre et au-delà ce que l'on reçoit, sublimer ses tares, ses insuffisances, ses peines. J'ai été beaucoup aimé. En cultivant de bonne heure l'amitié — elle fut pendant longtemps la source de mes plus fortes et de mes plus pures joies, presque ma raison de vivre, — je n'ai encore fait que rendre un peu de l'amour reçu. En me préoccupant, dès mon entrée à l'Université, du sort de mes compagnons de route, je n'ai fait, une fois de plus, que subir mes tendances et rendre, avec allégresse, un peu des richesses reçues de tant de côtés divers. Je ne suis donc qu'un de ces intermédiaires sociaux dont on parle tant, mais qui n'a retenu pour lui que la joie, immense il est vrai, d'avoir compris la loi de sa vie et d'avoir trouvé en lui-même, auprès de sa collaboratrice de tous les instants et de ses amis, les forces d'y être fidèle. Je me sens chaque jour davantage un privilégié de la vie et, de ce fait, chaque jour davantage redevable aux autres. Voilà le secret de mon action. Voilà pourquoi jamais je ne pourrai me décourager.

On s'étonne que je me sois si exclusivement consacré au sort des professeurs et des étudiants. Ma réponse est simple. L'Université a été pour moi une véritable Alma mater, une grande famille. Je ne sais si c'est



exceptionnel. C'est ainsi. Appelé comme médecin à Leysin aussitôt après mes derniers examens, j'ai eu à soigner des professeurs et des étudiants dans les établissements les plus variés de cette station. J'ai été frappé de leur nombre. J'ai souffert avec eux de leur isolement et très souvent de leurs difficultés pécuniaires. Très tôt leur confident ou leur ami, je me suis senti comme responsable de ces frères souffrants. Ils se sont imposés à moi comme « mon prochain ». Le sort en était jeté. Tout mon être réagit par le rêve d'un Sanatorium universitaire, dont Claude Aveline vous a évoqué l'histoire.

Après ce que je viens de vous confier, vous comprendrez que tout ait été prévu pour que le S. U. I. ne devienne pas une institution accessible seulement aux favorisés de la richesse. J'accorde une importance capitale à cette question, un des mobiles de mon action ayant toujours été de venir en aide aux étudiants dans la peine. Je sais quelles peuvent être leurs détresses et où elles risquent de les conduire.

Mon projet de S. U. I. a donné naissance au S. U. et la réussite de ce dernier est un gage du succès de mon nouvel effort. Je me charge de démontrer que, sans le projet du Sanatorium international, le Sanatorium suisse n'existerait pas. C'est dire à quel point ces deux œuvres ne représentent qu'une et même cause. Je ne comprends

même pas que l'on puisse être sincèrement attaché à l'une sans l'être à l'autre. Le S. U. est mon premier enfant. Ce n'est pas moins. Comment dès lors peut-on supposer que mon projet de S. U. I. puisse, à un degré quelconque, me détacher du S. U. ! C'est comme si l'on voulait séparer le cœur droit du cœur gauche. J'ajoute que, lorsque le S. U. I. se dressera sur nos hauteurs, ce sera tout à l'avantage économique, universitaire et moral du S. U., quelles que soient les relations envisagées entre les deux institutions (collaboration ou fusion).

Nous attendons les réponses des gouvernements. Le moment est solennel pour le succès de notre effort. Si l'attitude des gouvernements ne répond pas immédiatement à nos espoirs, nous ne tendrons que davantage nos énergies. Je tiens à ce que vous le sachiez, mes amis, et que vous fassiez de même avec nous et pour nous. Nous continuerons de lutter, et nous réussirons. Le but en vaut la peine. Une cause comme la nôtre ne mérite-t-elle pas tous les dévouements, tous les sacrifices ? Etre tenace dans son action, ne jamais désespérer, c'est la toute puissance sur la terre. D'autres appuis s'offrent d'ailleurs à nous. Les concours se multiplient. La fondation des premiers lits va être annoncée. Le temps me manque pour vous faire connaître les encouragements qui me viennent de partout, de Belgique, d'Italie, d'Amérique du Sud, d'Angleterre sur-



tout, où il s'est constitué une Fondation destinée à concrétiser l'ardente campagne menée par les étudiants de ce pays. Parmi les vice-présidents de cette Fondation, je m'en voudrais de ne pas citer les noms de MM. Baldwin, Lloyd George, Chamberlain, Eden, Lord Cecil, Gilbert Murray et du Ministre de l'Hygiène.

Le Sanatorium universitaire international sera. Il faut qu'il soit *maintenant,* précisément parce que les temps sont mauvais, pour rappeler ce qui devrait être, pour saluer ce qui reviendra et pour le préparer. C'est quand il fait nuit qu'il faut croire à la lumière, qu'il faut manifester la lumière.

On parle beaucoup en Suisse de « défense spirituelle ». Aux « défensives » j'ai toujours préféré les « offensives ». L'offre, à cette heure, par le Conseil fédéral, à tous les gouvernements, de créer une œuvre de solidarité, d'amour, indépendante des nationalités, des religions et des races, constitue une véritable « offensive spirituelle ». Cette offensive doit témoigner aussi que notre « neutralité politique intégrale » n'est pas synonyme de repliement égoïste, d'embourgeoisement et de désintérêt du reste de l'humanité. De qui plus que de vous, mes compatriotes, suis-je en droit d'escompter l'appui pour le succès d'une cause qui fera mieux comprendre et mieux aimer notre pays ? Plus que jamais notre Patrie doit être grande par l'Esprit. Plus que jamais ses

enfants doivent la servir dans la voie de sa Destinée.

Pour ces raisons — et pour beaucoup d'autres — je sens un devoir sacré de faire triompher notre initiative. Nous savons les difficultés qui nous attendent. Nous les affronterons. L'essentiel est de garder la foi. En dépit de nombreux obstacles, l'enthousiasme et la ténacité ont créé le S. U. Ils créeront bientôt le S. U. I. Vous pouvez nous aider, puissants industriels, grandes banques ; aidez-nous ! Aidez-nous, mécènes de l'Université, amis des étudiants, pionniers réalistes d'un monde meilleur, concitoyens soucieux du rayonnement de la Patrie ! Mais mon appel ne s'adresse pas seulement aux privilégiés de la fortune. Aidez-nous, professeurs et étudiants pour qui nous luttons ! Aidez-nous, vous tous qui m'écoutez ! Continuez de me soutenir de votre affection, mes chers « anciens » du S. U. ! Les buts poursuivis par le Sanatorium universitaire international sont dignes de tous : Sauver les blessés de l'Université, servir la science, promouvoir le rapprochement des nations, mettre plus de beauté et de fraternité parmi les hommes.

---

Pour tous renseignements, conseils, dons pour le Fonds de propagande et appuis financiers, s'adresser au Dr L. VAUTHIER, Leysin (Suisse).
Compte de chèque postal IIb 36.

IMPRIMERIE NOUVELLE, LEYSIN